

Le Cri déserté

Michèle Tremblay-Gillon

Volume 21, Number 85, Winter 1976–1977

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54963ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tremblay-Gillon, M. (1976). Le Cri déserté. *Vie des arts*, 21(85), 74–75.

le Cri déserté

1. Jean Letarte
Pendentif, 1975.
Argent.

2. *Bague*, 1976.
Argent.

3. *Bague*, 1975.
Argent et corail
(Phot. Jean Letarte)



2



3

Michèle Tremblay-Gillon

1



Les bagues et objets fantastiques de Jean Letarte ne sont pas des bijoux mais des sculptures créées à l'échelle de la main, du bras ou du cou, souples et mouvants. On peut les porter comme bijoux mais l'artiste a conçu les bagues, par exemple, pour être posées aux doigts et pour que la main en devienne le véhicule, le transporteur, le piédestal.

C'est ainsi que ces sculptures atteignent toute leur splendeur et qu'elles prennent leur dimension de chef-d'œuvre. Il faut pouvoir toucher les différentes matières et les reliefs, regarder de près les mille et un détails, les yeux «magnétiques» (L. Bersianik), les nez, les mains, les cheveux, les peaux, le corail, les coquillages et les pierres de toute sorte, l'espace d'un moment, le temps de plaire et d'être regardés; puis on les dépose. Le contact physique, la relation intime corps-objet est fondamentale, même si, paradoxalement parfois, on a quelque réticence à toucher de peur de rompre le sort jeté. La forme de la main, du bras en évolution permet la juste appréciation des compositions de grande allure et joue un rôle important dans la jouissance esthétique de l'admirateur.

Nous avons tous notre petit monde à nous, mais celui de Jean Letarte est sans contredit celui d'un visionnaire, d'un sorcier, un monde infiniment riche et personnel. Travaillant aussi comme réalisateur à Radio-Canada, il crée et conçoit sans arrêt, même la nuit dans ses rêves, qu'il utilise beaucoup d'ailleurs. Sa production est énorme, et chaque objet en lui-même donne l'impression d'être toute une production, reflétant l'instant présent, une finalité en soi. Le temps passe mais le moment-œuvre reste et marque ce temps d'étapes en étapes. L'homme, derrière l'artiste, jouit de son bonheur de vivre et il mord ardemment dans son présent. Seul le présent est vrai, avec tout ce qu'il comporte de conscient et d'inconscient... et chacune de ses œuvres l'honore.

Ses personnages aux traits fins sont racés et nobles, et leurs expressions déchirantes d'émotion et de force... les mains et les pieds aussi. C'est l'exubérance et la violence de vivre. Des forces puissantes et mystérieuses semblent s'être emparées de leur âme, et les corps en subissent maintenant les déchirures



4. Pendentif.
Argent.
Prix du Festival International du Film d'Animation,
1976.

5. Bracelet, 1974.
Argent.
(Phot. Luc Samson)

6. L'Euguéllone, 1973.
Argent.



aussi bien que les plaisirs et les jouissances excessives. Plus beaux que jamais par leur couleur étincelante, par leur mise en valeur, on retrouve aussi, parfois, incorporés aux œuvres ou captés dans des plastiques de toute sorte, tel chez certains Amérindiens, des insectes qui participent également à cette fête de coraux, d'or et d'argent, d'ombres et de lumières. Ils ressortent de l'œuvre comme de véritables bijoux.

Il n'y a jamais de milieu chez Letarte, et une maîtrise totale de ses techniques de travail lui permet de s'exprimer à volonté, librement et sans contrainte. Depuis quelque temps, il enfouit dans ses sculptures de minuscules amplificateurs, des lentilles de toute sorte qui décomposent la lumière, des émetteurs lumineux qui s'allumeront et s'éteindront à intervalles programmés, illuminant par exemple les orbites d'yeux inaccessibles. Des circuits électriques sont soigneusement établis puis savamment réduits en infimes boîtiers à transistors qu'actionne une petite pile. Une recherche poussée dans ce domaine, combinée à tout le reste, décharge des vibrations psychologiques aussi fortes que les impressions visuelles.

De merveilleuses correspondances surgissent de cette œuvre et de celle, bien sûr, de certains surréalistes tel que Max Ernst, mais, plus encore, l'étoffe s'apparente à celle de sa compagne Louky Bersianik qui vient de publier *L'Euguéllone* aux Éditions de la Presse¹. En fait, pour saisir un peu de l'œuvre de l'un, il est bon de connaître celle de l'autre, et réciproquement. Ces deux œuvres, en effet, se parlent comme nulles autres, elles vibrent et violentent, elles se caressent et se complètent, pour finalement engendrer une seule et même poésie extravagante.

Jean Letarte, à Montréal, fait partie, depuis huit mois, d'une jeune galerie de la rue Saint-Denis, la Galerie Claude Luce, alors qu'en France et en Italie, on s'intéresse sérieusement à cet homme qui dit avoir été alchimiste, lors de sa troisième vie, sous les Borgia.

1. Le titre de l'article est emprunté au roman de Louky Bersianik, *L'Euguéllone* (chap. II, 2e volet), vu la parfaite intelligence des deux œuvres.